

Traces des idéaux familiaux à travers les générations

De la maison-bateau aux graffitis

Souad Ben Hamed

DANS **LE DIVAN FAMILIAL** 2026/1 N° 56 , PAGES 141 À 153
ÉDITIONS **IN PRESS**

ISSN 1292-668X

DOI 10.3917/difa.056.0143

Date de mise en ligne : 13/04/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-divan-familial-2026-1-page-141?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Traces des idéaux familiaux à travers les générations

De la maison-bateau aux graffitis

SOUAD BEN HAMED

« *Les murs gardent la mémoire des rêves de la maison.* »

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, 1957.

DANS LE TISSU PSYCHIQUE de toute famille, les idéaux hérités des générations précédentes jouent un rôle à la fois organisateur et contraignant. Ils constituent un horizon commun, parfois porteur de continuité et de créativité, parfois aliénant lorsqu'ils se transmettent sous la forme de prescriptions rigides. Ces idéaux peuvent être éthiques ou esthétiques, religieux, sociaux ou encore liés aux appartenances culturelles. Ils façonnent l'histoire familiale et ses transmissions, en renforçant ou en fragilisant le « soi-familial ». Proposé par A. Eiguer (1983, 1997), ce concept désigne une instance psychique commune issue de la mise en lien des appareils psychiques des membres d'une famille ; il comprend notamment l'idéal du moi familial, c'est-à-dire l'ensemble des représentations et valeurs partagées qui soutiennent l'appartenance, la loyauté et le sentiment de continuité du groupe. C'est à ce niveau que se déploient les idéaux transgénérationnels dont l'élaboration, ou la rigidification, conditionne la vitalité du lien familial.

Ces idéaux s'articulent souvent à des mythes familiaux – récits partagés qui donnent forme à l'identité du groupe et fonctionnent comme figurations défensives contre l'angoisse de séparation ou de perte. Ils constituent

des scénarios d'appartenance qui assurent la cohésion, mais qui, lorsqu'ils se rigidifient, enferment le groupe dans une répétition.

L'exemple clinique que je présenterai illustre la manière dont les idéaux hérités (idéaux de protection maternelle, d'omnipotence familiale, croyance dans une famille toute-puissante, soudée et réparatrice, capable de conjurer la faille ou le manque) peuvent se trouver réactivés dans une situation de crise dont la portée traumatique ne se révélera qu'au fil du travail analytique.

Dans celui-ci se pose la question de la manière dont ces idéaux circulent, se déforment, se transforment, devenant parfois des entraves au processus d'individuation ou au contraire ouvrant la voie à de nouvelles formes symbolisantes et créatrices.

La famille Graffiti

Un message téléphonique est déposé sur mon répondeur. Une dame en désarroi souhaite un rendez-vous urgent que j'entends d'abord comme une demande de consultation pour elle. Suivra un appel au cours duquel elle précise que son fils aîné vient de se faire agresser sexuellement et qu'il est nécessaire qu'ils viennent tous ensemble pour en parler. Son mari étant en déplacement professionnel ce jour-là, elle viendra avec ses deux enfants : Tim, 17 ans, Jim, 15 ans. Élodie et Mireille, en couple toutes les deux depuis quelques années, ne seront pas avec eux.

Je reçois une mère d'allure soignée, le teint chaud et l'expression ouverte, accompagnée de deux enfants dont l'aspect contraste avec le sien. Tim, qui venait de subir cette agression, a le visage cireux, les paupières lourdes. Il porte un petit pansement discret au doigt. Jim semble lui aussi abattu et jette des regards inquiets.

Juliette, la mère, parle de son mari de manière très disqualifiante et contrôle le discours de ses enfants en intervenant à leur place. Elle veut porter plainte contre l'agresseur, mais son fils refuse, dit qu'il ne s'agit pas de viol mais d'une expérience homosexuelle consentie ; il accuse sa mère de « récupérer le problème pour elle, à son propre compte ».

Tout en s'insurgeant contre cette interprétation et en insistant sur son devoir de protéger son fils, Madame se rappelle que sa mère s'est fait agresser sexuellement par une vieille dame qui sera présentée d'abord comme « une vieille tante » puis « vieille cousine » puis comme la « gouvernante ». Dans tous les cas, l'événement semble faire résonner un passé familial resté en souffrance, réveillant des traces d'expériences traumatiques plus anciennes.

Dans un contretransfert en résonance, j'appelle au secours et demande un temps d'échange urgent avec une psychanalyste familiale chevronnée. Prendre les rênes dès le début avant que cela ne soit trop tard et faire face à ce groupe familial qui semblait traumatisé me préoccupaient.

Les séances qui suivent me confirment l'état de faiblesse et de fragilité du « soi familial ». Cet épisode de viol semble avoir fait exploser le peu de contenance qui maintenait le groupe familial, masquant peut-être dépression profonde et mélancolie.

Dès la deuxième séance, je reçois la famille au complet. La fragilité narcissique de Juliette est intense et son besoin d'omnipotence semble vital. Michel, de son côté, se présente comme un homme discret, au visage impassible, fermé, laissant à son épouse le soin de « raconter » sa famille. Il semblait, au fil des séances, découvrir des éléments nouveaux concernant les siens. À plusieurs propos avancés par son épouse, il répondait par un « Ah bon ! » marqué d'un étonnement sincère plutôt que d'un doute.

Par ailleurs je remarque des mimiques, une certaine agitation, des chuchotements échangés dans les oreilles des uns et des autres, des regards de séduction et une excitation qui laisse percevoir une érotisation des échanges familiaux, excitation qui nous indique aussi que l'expression privilégiée de ce groupe familial se situe dans la sphère comportementale.

Juliette, tente souvent de faire alliance avec moi ou me reproche parfois de « ne jamais être d'accord avec elle ». Elle propose par exemple à Tim, en fin de séance, de parler de ce qui le trouble : son éventuelle homosexualité. Si je rappelle que nous sommes en fin de séance et que nous aurons l'occasion d'en reparler, elle se montre étonnée que je puisse les laisser partir seuls avec un sujet d'une telle importance.

Lors d'une autre séance, juste au moment de l'au revoir, elle fait taire tout le monde avec une voix stridente. Son cri heurte mes oreilles et semble m'inviter à jouer un rôle moralisateur mais je l'entends comme un cri du groupe familial porté par la mère, le cri de la douleur de la séparation, résultat d'un sentiment de menace de l'intégrité psychique de tout le groupe. Je leur formulerai ceci plus tard, ce qui sera bénéfique.

Nous reconnaissons ici plusieurs aspects d'un fonctionnement familial marqué par une excitation diffuse et une érotisation des échanges, qui pourraient être compris comme des défenses contre l'angoisse de séparation ou de perte d'identité.

Certains procédés relationnels, faits de séduction et de confusion des places, évoquent des mécanismes de type pervers, non comme structure mais comme modalité défensive transitoire adoptée par le groupe pour

maintenir le lien et éviter l'effondrement. Cette dynamique pose rapidement la question du cadre. Évoquant le travail analytique avec les familles à fonctionnement pervers, J.-P. Caillot (1998) écrit : « établir un cadre d'emblée suivant un rythme régulier risquerait de s'opposer à une mobilisation nécessaire de l'angoisse et de susciter une envie excessive vis-à-vis du cadre comme objet transférentiel ». Il conseille de « les recevoir à la demande jusqu'à ce qu'un déclin des manœuvres perverses se produise ».

Si je souscris à cette réflexion dans certaines situations, je ne la trouve pas pertinente avec la famille que j'ai choisi de présenter ici et ceci pour les raisons qui suivent.

Nous optons pour un cadre souple qui nous permet de choisir la date et le jour de la séance suivante ensemble, à la fin de chaque entretien, tout en maintenant l'idée de ne pas laisser l'écart entre nos rencontres dépasser un mois. Cette souplesse m'a été dictée par la nécessité de tenir compte d'une difficulté réelle : Juliette et Michel sont musiciens tous les deux ; ils se déplacent beaucoup. Mais ce choix m'a semblé justifié afin de s'accommoder à la problématique familiale que l'on peut résumer comme suit : se rapprocher est dangereux et s'éloigner l'est tout autant.

Cette souplesse du cadre les a détendus. Michel, le silencieux se permet quelques associations : il dit qu'en conduisant pour venir à la séance, des souvenirs lui sont revenus et lui ont permis de prendre conscience qu'il est très exigeant avec Tim et qu'il lui fait beaucoup de reproches. Juliette évoque un mélange d'histoires familiales où les croyances et les générations se confondent : une mère très pieuse, un conjoint d'une autre religion, une crémation évoquée comme un détail marquant. Plus tard, il apparaîtra que la place des personnages était modifiée dans la mémoire familiale : ce qui était dit de la mère appartenait en réalité à la génération d'avant.

La maison-bateau

Une fluidité associative se met en place. L'excitation s'interrompt. L'heure est grave et le sujet est sérieux puisqu'il s'agit de la mort : « Moi, je voudrais bien me faire incinérer », dit Tim ; « moi, je ne veux être ni incinéré ni enterré », dit Jim en s'installant bien dans son statut d'auto-engendré et d'immortel. Le père lui propose une incinération particulière : « sur un bateau comme un Viking », un bateau-tombe dans lequel le défunt est placé, accompagné de dépôts funéraires, voire d'esclaves sacrifiés, en accord avec son statut.

Tout en ayant l'image d'une maison-bateau, je les invite à laisser venir les pensées, les souvenirs, les rêves et les fantasmes autour de cette maison familiale qui a l'air de voyager beaucoup.

Les maisons habitées par cette famille ne sont pas seulement des lieux de vie, elles portent aussi les traces d'un idéal de continuité sans cesse menacée. Chaque déménagement marque à la fois une tentative de se rapprocher de cet idéal et l'échec répété à l'incarner durablement. L'idéal de « maison de famille » se fracture ici, révélant la fragilité du « soi familial » et la difficulté de s'inscrire dans une lignée. Dix déménagements sont évoqués : la première fois, aux dires de Juliette, ils avaient deux logements, ils voulaient être entre deux endroits pour avoir plus d'espace ; la deuxième fois ils ont habité la maison de famille parce que la maison dans laquelle ils étaient, n'était pas viable. Quant aux récits autour de ce qui est appelé « maison de famille » les variantes sont multiples : c'est d'abord la première habitation, puis la quatrième, c'est enfin celle où ils allaient seulement passer leurs vacances.

Je leur propose de dessiner, s'ils veulent bien, une des maisons qu'ils ont habitées, peu importe la raison de leur choix : parce qu'ils la préfèrent, parce qu'ils ne l'aiment pas, parce qu'elle les a marqués ou pour d'autres raisons. Cette suggestion, m'a fait penser dans l'après-coup, au spatio-gramme mis en place par Pierre Benghozi (2006), notamment en raison de la fonction figurative et projective qu'une telle sollicitation mobilise. Je précise, en revanche, qu'il ne s'agissait pas ici de cartographier l'espace vécu en commun, mais d'offrir à chacun la possibilité de choisir un espace habité et de le représenter selon sa résonance propre. Ma proposition m'a surtout été dictée par un moment particulier que la famille traversait, voire que le néo-groupe traversait. Elle m'a semblé offrir une solution à l'angoisse de perte de lien. En effet, à la place d'une modalité groupale défensive visant la préservation absolue d'un lien indifférencié, une aire de jeu où le « je » peut s'exprimer sans se fondre dans le nous et sans le perdre était née.

Les dessins produits ont rapidement pris une valeur de médiation : chacun s'est mis à évoquer, en les commentant, la place qu'il occupait dans la maison qu'il avait choisie. Ce choix singulier – celui d'un lieu habité selon sa propre résonance affective – a favorisé une différenciation des places et des affects éprouvés. Les différences de mise en scène de l'espace ont permis de mettre au jour des positions subjectives implicites : qui se tenait « dedans » ou « dehors », qui gardait la clé, qui circulait librement. Elles ont aussi révélé la singularité des résonances et des

souvenirs liés à ces espaces : l'un retenait la maison de son enfance, l'autre celle de son adolescence ; l'un choisissait un lieu associé à une période d'inquiétude autour du couple parental, un autre une maison vécue comme un conte de fées.

Les dessins, plus encore que les récits, ont ainsi rendu perceptible la topologie du lien familial – entre enfermement et ouverture, proximité et distance –, devenant un véritable support de symbolisation partagée.

Ce dispositif me semble aussi avoir des rapports avec le photolangage. Dans les deux cas, le médiateur visuel (image ou dessin) sert de support à la projection et au déploiement associatif. Mais là où le photolangage propose des images déjà constituées, choisies parmi un ensemble commun, le dessin invite à une production personnelle, à une création qui engage davantage le sujet dans la mise en forme de son propre imaginaire. Le passage par la main, le trait, la couleur, font émerger une matérialité du lien et une inscription du corps dans le processus représentatif.

Ce point me paraît essentiel dans le travail avec les familles : la maison dessinée ne représente pas seulement un lieu, mais aussi un contenant psychique, une scène où se rejouent des positions et des appartenances. Le choix de l'appartement, et la mise en commun du choix de chacun ont ouvert un espace de rêverie partagée et de circulation transférentielle, permettant d'aborder, de manière détournée, les questions d'attachement, d'idéal et de transmission familiale. Comme l'écrit Benghozi, « la réalité matérielle des espaces habités est culturellement ritualisée, en résonance avec le monde intérieur fantasmatique » (2006, p. 8). C'est dans cette résonance que s'est ouverte, pour la famille que j'ai fini par appeler « famille Graffiti », une possibilité de symbolisation commune.

Par ailleurs, à travers la suggestion du dessin de la maison de leur choix parmi toutes les maisons qu'ils ont habitées, une place a été ouverte à ce que Rosa Jaitin (2007) appelle « champ transféro-intertransférentiel ». Elle définit cette notion comme « l'espace asymétrique où analystes et famille fonctionnent dans un cadre destiné à créer un espace quasi onirique partagé donnant sens aux éprouvés et vécus familiaux ».

Une mise en jeu avec la participation de la famille à un moment où les associations verbales semblaient s'enliser a ouvert les voies de la symbolisation et nous a évité la répétition des liens aliénants qui obstruaient les séances.

Les tags comme esthétique de la violence

Surgit le souvenir partagé d'une maison où mère et enfants ont tagué tous les murs. La raison évoquée par Juliette dans un premier temps pour expliquer ce comportement est la suivante : « C'était l'argent de mes parents, lui (son mari présent) n'apporte jamais rien. C'était l'argent de mes ascendants, de ma mère. » Elle se retourne vers son mari : « C'était notre contestation au fait que tu ne ramenaient pas d'argent. »

Ces graffitis, déployés à l'intérieur même de l'espace familial, témoignent d'une tentative paradoxale de donner forme esthétique à une souffrance transmise et partagée. On y perçoit une recherche d'idéal esthétique, où la violence devient trace, inscription et même expression commune. L'idéal d'une famille créatrice et unie se dit à travers cette esthétique improvisée, tout en révélant le dévoiement d'idéaux plus anciens, religieux ou sociaux, qui n'ont pas pu être transmis comme ressources structurantes.

Dans la première maison qu'ils ont occupée pendant dix ans, une petite pièce à l'écart, éloignée du reste des espaces de vie, s'est révélée comme le lieu de la violence fraternelle et de moments d'excitation non régulée par les parents, tous deux apparaissant avec leurs failles dans leurs fonctions protectrices et pare-excitant. Tim garde le souvenir d'un doigt cassé à l'âge de 6 ans, en jouant avec un couvercle métallique qu'il voulait refermer et qui a coincé la main de son frère. Ce souvenir lui revient associé à l'image du doigt immobilisé de son grand-père paternel. Rappelons-nous le bandage que Tim garde souvent au doigt, comme un signe discret de continuité avec une blessure ancienne. Dans sa lignée paternelle, un aïeul autrefois blessé au même endroit fut impliqué dans une histoire douloureuse. L'agresseur de Tim, d'une génération intermédiaire, porte un prénom semblable à celui de cet ancêtre.

Aussitôt, Tim exprime un sentiment de honte, une honte mise en lien avec le fait d'avoir été à l'origine de l'un des accidents qui ont causé une cicatrice sur la main de son frère. Le souvenir de la main bleue et gonflée de Jim est encore vif dit-il. Mais nous reconnaissons la honte de l'appartenance et du « secret honteux » (Abraham & Torok, 1978). Comme le souligne Pierre Benghozi (1994) : « Porter la honte, c'est devenir le dépositaire d'une faute ou d'un secret qui ne nous appartient pas mais dont nous héritons. »

D'ailleurs, les enfants disent « on a des origines étrangères », mais ils ne parlent pas de certains pans de l'histoire familiale. Cette évocation

est suivie d'un autre souvenir – celui d'un établissement ancien tout près de la maison dans lequel vivaient des fous et des malades mentaux. On voit comment ce que Benghozi désigne comme le « paradigme de la honte et de l'humiliation » s'inscrit dans ces silences, ces appartenances partiellement évoquées. Ce souvenir ne pointe-t-il pas la menace de la perte de l'intégrité psychique et l'accès à la folie familiale ?

Dans le travail de reprise des éléments familiaux, je fais l'expérience d'un trouble : d'une séance à l'autre, les mêmes faits se modifient, se déplacent ou s'effacent. Il arrive qu'un propos rappelé ne soit plus reconnu : « Personne n'a dit ça », affirme Juliette. Or mes quelques phrases notées pendant l'entretien confirment le contraire. Ce décalage me fait éprouver la force de la déliaison à l'œuvre et la difficulté à maintenir une continuité narrative commune. Constatant que Juliette se fait la dépositaire de toutes les histoires familiales et qu'elle en modifie les détails sans être contredite, je souligne qu'une telle concentration de la mémoire familiale sur une seule personne peut créer un déséquilibre : ce qui est un soutien pour certains devient pour d'autres une perte de leur propre parole dans le récit commun.

À l'entretien suivant, c'est Jim qui commence : « On est content, notre père est là. » Le père : « C'est vrai qu'on ne parle pas de l'absence » ; puis s'adressant à ses enfants : « Il faudra peut-être que vous puissiez nous dire si c'est compliqué pour vous. » Jim répond : « Tu travailles, tu nous dis que tu as envie de nous voir et que si tu pars c'est par obligation. Ça nous fait du bien, ça vous fait du bien à tous les deux et ça nous fait du bien quand vous êtes bien. » Jim continue : « On est content, Tim s'autonomise, il s'est construit des modes de fonctionnement nouveaux. »

Cette remarque du cadet à propos de l'aîné témoigne de l'inversion des places fraternelles, fréquente dans ce groupe familial où la hiérarchie générationnelle se trouve brouillée.

La mère associe : « Pour ma part, j'ai la culpabilité de ne pas avoir réussi à déménager plus tôt. » Signalons que le dernier déménagement est le seul qui se situe hors de la région où réside sa famille élargie. « Il fallait les extirper de ma famille qui est terriblement envahissante » dit-elle en parlant de ses enfants. Elle ajoute : « Dans ma famille, ils sont très aimants mais d'un amour violent. » Michel poursuit en s'adressant à ses enfants : « C'est embêtant d'être absent et d'être avec vous », exprimant une situation paradoxale si bien décrite par G. Decherf et J.-P. Caillot (1982) : « Vivre ensemble nous tue et nous séparer est mortel. » Puis il parle de ses parents. Il décrit un père toujours absent qui reste comme un étranger pour

lui tellement il le voyait peu et une mère dure et très autoritaire. Juliette dit que son beau-père a dilapidé toute sa fortune sans rien donner à son fils et qu'il ne les a jamais acceptés en tant que couple. Mais le premier couple maudit ne serait-il pas celui du grand-père paternel de Michel, où s'était déjà rejoué le conflit entre deux héritages inconciliables ?

Des appartenances familiales, religieuses, sociales et culturelles très variées sont nommées. Elles convoquent ici des idéaux collectifs souvent contradictoires. Hérités de manière fragmentaire, parfois niés ou transformés en secret, ces idéaux deviennent sources de clivages et de malentendus. Ils illustrent combien les transmissions générationnelles peuvent à la fois porter un idéal de filiation et, dans le même mouvement, en menacer la cohérence.

Je leur dis que l'histoire, avec l'absence et la présence, n'est pas une histoire familiale toute fraîche, que les départs et les retours, les traversées et les voyages, les emménagements et les déménagements semblent marquer leur famille depuis leurs aïeux. Ceci amènera à un autre moment, des éléments d'histoire du côté de la famille élargie de chacun des deux parents. Parfois, ces événements sont racontés avec une fierté teintée d'amertume. Les enfants sont fascinés et semblent très émus d'apprendre tout cela.

Une vaste demeure ancienne, marquée par de multiples traces du passé apparaît. Ce lieu semble aujourd'hui encore porter les empreintes de traumatismes anciens qu'il ne m'est pas possible d'évoquer ici, comme plusieurs autres aspects de l'histoire de cette famille. Juliette y a vécu entourée de ses parents, de ses frère et sœur, de ses grands-parents et d'une personne proche de la famille qui tenait lieu de gouvernante.

Plusieurs de ces maisons occupées par ce groupe familial ont été prêtées à la famille nucléaire de Juliette dont une avec promesse de don ; mais Madame a dû la quitter sans que la promesse ait eu le temps de se réaliser. Est-elle sortie de cette expérience avec l'idée de ne jamais devenir propriétaire ? « Être propriétaire dans la famille signifie avoir une place dans la sexuation et dans la généalogie », écrit Rosa Jaitin (2007).

Revenons aux tags. Entendre Juliette présenter les tags comme une contestation contre son époux, résonne en tant qu'agir de nature perverse. Tout en ne négligeant pas cet aspect, j'y trouvais un côté artistique qui m'a fait penser à Pablo Néruda, le poète chilien (1904-1973) et à ses trois maisons qu'il tapissait de photos de famille et de voyages et dont il disait que « chacune d'elles est un poème ». Je pensais également aux graffeurs de l'exposition « Nés dans la rue – Graffiti », présentée par la Fondation

Cartier pour l'Art contemporain en juillet 2009. Mais les graffitis et les tags naissent dehors. La famille « Graffiti » ne tague pas dehors, elle tague dedans, pas les murs des autres, mais les siens. N'est-elle pas en train de crier, en écho avec un graffiti évoqué par V. Nahoum-Grappe (2009) « Les formes de notre souffrance seront l'esthétique de notre violence » ?

J'imaginai Juliette et ses enfants comme une bande de jeunes, sortant la nuit munis de leurs bombes de peinture, fixant des traces dont leur psychisme ne pouvait assurer la contenance. L'accueil de ces tags comme marqueur de ce qui est resté en souffrance d'élaboration dans la transmission psychique familiale, et non comme un agir pervers liant mère et enfants contre le père, leur a été très favorable. Dans l'espace intérieur de la maison, les tags sont les effets probables de contre-investissements originaires face à un débordement traumatique qui empêche chaque sujet de savoir ce qui est à soi et ce qui appartient au « soi-familial ».

« Si vous voyez un analyste en train de dénoncer son patient, de se plaindre de ses attaques, de ses manœuvres perverses [...], c'est que ce patient vient fortement perturber l'équilibre des positions subjectales de son analyste, le plaçant dans une posture défensive », clame Steven Wainrib (Wainrib, 2012).

Au fil du travail, Juliette reconnaît que ce qu'elle croyait être destiné à son époux renvoyait davantage à son histoire filiale. Les inscriptions laissées par les enfants lui apparaissent alors comme une protestation à l'égard d'un mode de lien caractérisant sa propre famille, lien fondé sur l'échange matériel plutôt que sur l'affectif. Elle évoque le sentiment qu'un apaisement s'installe peu à peu dans la famille. Ses propos suscitent l'assentiment du groupe.

Les attaques de cette famille désorganisée et désorganisante ne m'ont pas empêchée d'utiliser mon propre espace psychique pour pouvoir m'identifier au cheminement du groupe familial. J'ai été amenée à ajuster sans cesse ma position, oscillant entre l'interprétation du transfert et des interventions plus subjectalisantes, destinées à soutenir les émergences de pensée plutôt qu'à les analyser immédiatement. C'est ce que Steven Wainrib (2012) désigne comme la nécessité de maintenir un équilibre entre ces deux modes du travail analytique « des formes de réponse de l'analyste, dans le vif des enjeux de la séance, laissant entrevoir qu'un partage de l'expérience et des formes de reconnaissance mutuelle inédites sont possibles à partir de ce qui se déploie dans le champ transférentiel ». « Accompagnant le devenir sujet de l'analysant, ajoute-t-il, le psychanalyste n'a pas à choisir entre sa fonction d'interprète du transfert et sa

fonction subjectalisante (Raymond Cahn), mais plutôt à les doser en fonction de ce que nous impose notre écoute de l'analysant [du groupe familial, pour nous, dans cette situation] et de son histoire.»

L'écoute psychanalytique de ce groupe familial a permis de mettre en évidence le poids des idéaux transgénérationnels qui l'habitent : idéaux d'omnipotence protectrice, idéaux de loyauté filiale et conjugale, idéaux sociaux et religieux issus des ascendances, mais aussi idéaux esthétiques, comme en témoignent les graffitis investis par la famille. Hérités et transformés au fil des générations, ces idéaux peuvent soutenir ou entraver la subjectivation. Dans le cas présenté, l'élaboration commune, soutenue par le cadre analytique, a offert la possibilité de déplacer les idéaux d'un registre prescriptif et écrasant vers un registre plus créatif et porteur de lien. Elle a ouvert cette « aire de jeu transitionnelle », disponible à la créativité d'un néo-contenant narratif groupal et familial (Benghozi, 2006, p. 21), montrant combien la psychanalyse de couple et de famille peut contribuer à éclairer le destin des idéaux familiaux : à la fois mémoire d'un héritage et promesse d'un avenir transformable.

Mais certains rêves s'écrivent en graffiti, là où l'idéal devient trace, protestation ou création.

Bibliographie

- Abraham N., Torok M. (1978), *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion.
- Benghozi P. (2006), Le spatiogramme en thérapie psychanalytique de couple et de famille, *Dialogue*, 2, 5-24.
- Caillot J.-P., Decherf G. (1982), *Dialogue*, 78, 98-103.
- Caillot J.-P. (1998), Cadres de la thérapie familiale psychanalytique, *Vocabulaire de psychanalyse groupale et familiale*, 33-45.
- Eiguer A. (1983), *Un Divan pour la famille*, Paris, Paidos-Le Centurion.
- Eiguer A. (1997), *Le Générationnel, approche en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Eiguer A. (2006), L'inconscient de la maison, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 2, 23-33.
- Eiguer A. (2013), *L'Inconscient de la maison*, Paris, Dunod.
- Jaitin R. (2003), Médiations en thérapie familiale psychanalytique : le plan de la maison. Approche de la métapsychologie des liens familiaux, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 41, 103-122.
- Jaitin, R. (2007). Le champ transféro-intertransférentiel en thérapie familiale psychanalytique, *Le Divan familial*, 19 (2), 153-166. <https://doi.org/10.3917/difa.019.0153>.

Nahoum-Grappe V. (2009), Tags et graffitis, *Esprit*.
 Wainrib S. (2012), Les multiples facettes du travail analytique, *Le Carnet PSY*, 21-26.



RÉSUMÉ

« Traces des idéaux familiaux à travers les générations : de la maison-bateau aux graffitis. » À partir d'une situation familiale marquée par la migration et les déplacements, l'auteur aborde la question de la transmission psychique et des remaniements qu'elle implique à travers les générations. Les confusions entre les récits, les déplacements d'affects et la circulation de la honte entre les membres du groupe mettent à l'épreuve la position de l'analyste, pris dans un travail d'écoute et de réélaboration partagée. Face à la difficulté de s'ancrer dans un espace habitable, il s'agira d'explorer la valeur transférentielle et fantasmatique du lieu d'habitation comme lieu psychique d'appartenance et de transmission, où se rejouent idéaux, pertes et attaches familiales. Nous verrons comment, dans le travail analytique, la dispersion spatiale se double d'une fragmentation des récits familiaux, et comment la position de l'analyste, entre écoute et interprétation, peut devenir le lieu d'une élaboration commune.

MOTS CLÉS

Idéaux familiaux — Transmission psychique — Espace habitable — Honte — Migration.

SUMMARY

“Traces of Family Ideals Across Generations : From the House-Boat to the Graffiti.” Drawing on a family situation marked by migration and displacement, this paper explores the question of psychic transmission and the transformations it entails across generations. Confusions between narratives, displacements of affect, and the circulation of shame among family members put the analyst's position to the test, as it becomes engaged in a process of listening and shared re-elaboration. Faced with the difficulty of anchoring oneself within a habitable space, the paper examines the transferential and phantasmatic value of the dwelling place as a psychic site of belonging and transmission, where family ideals, losses, and attachments are replayed. Within analytic work, spatial dispersion is accompanied by a fragmentation of family narratives, and the analyst's position — between listening and interpretation — can become the site of a shared elaboration.

KEYWORDS

Family ideals — Psychic transmission — Habitable space — Shame — Migration.

RESUMEN

“Huellas de los ideales familiares a través de las generaciones : De la casa-barco a los grafitis.” A partir de una situación familiar marcada por la migración y los desplazamientos, este trabajo aborda la cuestión de la transmisión psíquica y de las transformaciones que implica a lo largo de las generaciones. Las confusiones entre los relatos, los desplazamientos de los afectos y la circulación de la vergüenza entre los miembros del grupo ponen a prueba la posición del analista, implicado en una tarea de escucha y de reelaboración compartida. Ante la dificultad de anclarse en un espacio habitable, se explora el valor transferencial y fantasmático del lugar de habitación como espacio psíquico de pertenencia y de transmisión, donde se reactivan los ideales, las pérdidas y los vínculos familiares. En el trabajo analítico, la dispersión espacial se acompaña de una fragmentación de los relatos familiares, y la posición del analista, entre la escucha y la interpretación, puede convertirse en el lugar de una elaboración común.

PALABRAS CLAVE

Ideales familiares — Transmission psíquica — Espacio habitable — Vergüenza — Migración.



SOUAD BEN HAMED

docteur en psychopathologie clinique

psychanalyste de couple, de famille et de groupe, psychodramatiste,

membre de la SFPPG, l'APAOR, la SIPFP, l'AENAMT, l'AIPCF

Conflit d'intérêts : Aucun